Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 3 (1973)
Heft: 7-8

Artikel: Donner la vie... hier et aujourd'hui
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829377

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Donner la vie... hier et aujourd'hui

Décidément tout change. Même les métiers les plus profondément enracinés dans la vie de chaque jour, et que l'évolution technique, le progrès, ont bousculés, transformés. Celui de sage-femme, par exemple.

Le métier de sage-femme se perd, se fait rare. Le pourquoi de ce phénomène nous est exposé par une charmante dame qui, au cours de sa bienfaisante carrière, a procédé à plusieurs centaines d'accouchements en Valais, dans cette très vaste commune de Bagnes dont la superficie est plus étendue que celle du canton d'Uri.

Mme Gabrielle Gabbud-Corthay, sage-femme à Prarreyer, est née il y a un peu plus de 45 ans à Médières-sous-Verbier, autre hameau de Bagnes. Son père, Maurice, était menuisier-charpentier. Il était aussi meunier. L'eau du torrent faisait tourner la grande roue de l'antique moulin où vivait la famille Corthay. Le père a tout construit, bâti, fabriqué de ses mains: maison et meubles. Et il a eu 8 enfants. Mme Gabbud précise: « Chaque enfant avait sa semaine de vaisselle et de récurage. »

Après ses classes primaires qu'elle quitta à 15 ans pour remplacer la maman malade, Gabrielle Corthay s'interrogea sur son avenir. Le métier de nurse l'attirait, mais la guerre modifia ses plans et elle dut partager ses activités en deux: employée d'hôtel pendant l'hiver, travail à la campagne, chez ses parents, l'été.

A 20 ans, Gabrielle Corthay fit son école de nurse à Sion. Puis elle se plaça dans une famille, ce qui lui permit de voyager, d'élargir ses horizons. C'est alors que l'envie la prit de devenir sage-femme. En 1954, après deux ans d'études, elle reçut son diplôme à la Maternité de Lausanne. Elle s'installa alors à Médières, se maria et devint Mme Gabbud. Elle a deux enfants: Françoise, 15 ans, et Marie-Paule, 11 ans. En 1955, la famille s'installe à Prarreyer. Commence alors pour la sympathique sage-femme une existence faite de dévouement, d'oubli de soi, de courage. Au début, elle se rend à pied chez ses futures mères, par tous les temps, parfois très loin dans la vallée. Puis elle eut la chance de passer son permis de conduire.

Son premier accouchement eut lieu le jour des Rois 1955. « Ce bébé est aujourd'hui une belle jeune fille... J'ai connu des moments difficiles au cours de ma carrière, mais je n'ai jamais eu le trac. Quand « des sièges » se présentaient, je savais conserver mon sang-froid. En hiver 56, j'ai procédé à un accouchement épouvantable dans un village voisin. En cours de route, ma voiture est tombée en panne. Une jeep m'a transportée là-haut, dans un chalet dont les parois étaient transparentes parce que disjointes. Les habitants étaient si pauvres qu'ils ne possédaient même pas de linge pour emballer le nouveau-né. Le père, ivre, dormait avec son chien. L'accouchement s'est terminé sur le parquet... J'ai dû dormir sur place pour ne pas quitter la pauvre femme dont l'état m'inquiétait. Le local était glacé... Je suis remontée à ce village tous les jours pour voir la maman, aider au ménage. Je commençais par allumer le poêle; je n'avais que de la sciure à brûler... C'est mon plus mauvais souvenir... J'en ai beaucoup de bons, puisque j'ai procédé à plus de 300 accouchements. »

Vive, enjouée, optimiste, Mme Gabbud ne pratique plus son métier de sage-femme à la suite des circonstances, de l'évolution de la société.

57 sages-femmes

« Si un métier illustre éloquemment les changements de notre société, c'est bien le nôtre! Et on ne saurait dire si c'est un bien ou un mal. » Mme Gabbud formule cette remarque avec perplexité et une nuance de déception. Etre sage-femme en Valais signifie aujourd'hui qu'il faut se faire à de grandes mutations. « Le métier se perd, nous dit-elle, et les quelque cinquante-sept sages-femmes du canton ne trouvent plus à s'occuper, car plus personne ne veut accoucher à la maison. » Jadis, la sage-femme comptait, avec le curé, l'instituteur, le maire et le garde-champêtre, parmi les personnages « officiels » du village. Et voilà que, par le jeu du progrès social, un métier essentiel se voit rayer de la liste des professions, tout comme on scierait la branche morte d'un arbre.

« Pourquoi voudriez-vous qu'une femme accouche à domicile? poursuit notre jeune « retraitée », les routes permettent un accès facile à l'hôpital, les médecins ne viennent plus guère à domicile et, depuis la généralisation des assurances sociales, on préfère recourir aux installations modernes d'une maternité... et cela se comprend fort bien! » Mme Gabbud est malgré tout nostalgique et regrette ce temps béni où naître, tout comme

mourir, était un événement qu'on vivait chez soi, au milieu des siens.
Ce regret né de l'abandon de l'environnement familial s'accompagne d'une constatation d'ordre plus médical: « Je ne sais pas de quoi cela provient — peut-être la vie moderne — les femmes d'aujourd'hui sont moins fortes que les Valaisannes de naguère: il y a plus de complications à l'accouchement, ce qui nécessite la présence permanente du médecin. Lorsque je pratiquais, ces complications étaient rares: une femme travaillait jusqu'à la dernière, accouchait et, dix jours après, retournait à ses occupations comme si de rien n'était... »

Du déclin au regain d'activité

Cette « mise à la retraite » ne s'est pas faite du jour au lendemain, bien sûr, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on accouche en maternité. Mais un fait récent est intervenu qui met pratiquement fin à l'activité de Mme Gabbud et de ses semblables: « Devant le désir de plus en plus fréquent de nos parturientes d'accoucher en maternité et les difficultés croissantes d'obtenir la présence permanente d'un médecin à l'accouchement, nous avions pris l'habitude de faire notre travail à l'hôpital: accouchement, puis soins après la naissance deux fois par jour pendant dix jours. Malheureusement, ce n'est plus possible, car les hôpitaux exigent que le personnel de maternité loge sur place; ce que nous ne pouvions accepter, car nous tenons beaucoup à rester intégrées à nos villages. »
Les portes se sont donc fermées: Martigny dès 1967; puis Sion, et Sierre depuis juin dernier. Voilà les mauvais côtés du progrès... Mais ce progrès lui-même engendre de nouveaux besoins; et ce qu'on croyait hier voué à jamais au rebut peut reprendre demain utilité et activité. C'est bien ce qui se passe pour nos « chômeuses »: si elles sont défavorisées par la centralisation hospitalière et la diminution de mobilité des médecins, elles vont pouvoir rendre à nouveau de précieux services dans leur village en assurant les soins de base, en veillant sur la santé des infirmes, des handicapés, des vieillards, tout comme en s'employant à la prévention des maladies. C'est ainsi que, petit à petit et sous le patronage du Département cantonal de la santé publique, ces dames vont se recycler et deviendront en quelque sorte les « médecins aux pieds nus » du Vieux-Pays.
« Il y a des cours d'hygiène maternelle et infantile à donner; il faut aider à la prévention, participer à l'éducation de toute la population. Nous nous réjouissons déjà de pouvoir former de véritables équipes médico-sociales avec ceux qui œuvrent déjà pour le bien-être de tous les âges. » L'avenir n'est donc pas aussi sombre qu'il y paraissait: les sages-femmes valaisannes vont à nouveau pouvoir mettre toutes leurs forces et leur cœur dans la bataille pour la santé. Leur amitié aussi, car elles sauront, comme par le passé, comprendre, écouter, encourager. La société a beau se transformer, elles resteront fidèles à leur objectif: donner et redonner la vie.